

ABONNEMENT

Un an. 6 fr.
Six mois 3 »
Un mois » 60 c.

Un numéro au bureau, 10 cent.



BUREAUX

Rue Croix-des-Petits-Champs, 33

Le journal paraît toutes les semaines.

Les abonnemens datent des premiers du mois.



LA
MÈRE MICHEL
GAZETTE DES VIEILLES PORTIÈRES

RÉFLEXIONS DE LA MÈRE MICHEL



Ah! ah! voyons donc un peu ça. On dit que le Père Lustucru, ce vieux aristocrate de la porte-cochère du faubourg Germain, veut faire aussi un journal et qu'il se moquera pas mal de cette pauvre Michel.

La Mère Michel, c'est vrai, n'a jamais tiré le cordon qu'à des prolétaires, mais à des prolétaires qui promettaient beaucoup, à preuve que d'aucuns sont devenus des marquis de la République, et qu'ils ont quitté leur quatrième, où ils ouvraient leur porte eux-mêmes, pour des appartemens de rois où ils se font servir par des mannequins galonnés ni plus ni moins que du temps des vieux monarques.

Ah! mais dam! chacun son tour.

Autrefois vous faisiez votre tête; à présent c'est à nous de la faire aussi un peu, la nôtre. Et là, vrai, ça ne nous va pas mal. Demain ça sera peut-être le tour d'un autre; mais dam!

Tiens, à présent, voilà qu'il nous appelle des parvenus; il dit que les prolétaires de la veille sont devenus les aristocrates du lendemain.

C'est vrai tout de même. Dieu de Dieu! que j'en ai vu de nos braves gens qui n'étaient pas plus fiers que moi, avant février, et qui font aujourd'hui des jabots à plusieurs rangs. Ah! dam! quand on est représentant, il faut bien représenter un peu. — Mais ça ne fait rien tout ça, père Lustu; le peuple à présent, c'est le roi, c'est à lui tout, les Tuileries, le Luxembourg, le Palais-National et toutes sortes d'autres choses qu'il ne sait pas encore, car

enfin le peuple n'a jamais connu ses richesses, et ça n'est pas sous la République, où tout un chacun doit être désintéressé, qu'il commencera à compter ses écus, plus souvent!

Allons, bon, à présent, voilà qu'il dit que le peuple ne travaille guère. Faut-il être taquin pour dire des choses comme ça. Puisqu'on vous dit, père Lustu, que le peuple est roi, il n'a donc pas besoin de travailler, ou alors ça ne serait pas la peine d'être roi. Quant à ce qui est du travail, — si on voulait travailler un peu, — il faudrait du luxe, mais vous savez, du vrai luxe, pas des habits dégraisés, des robes raccommodées, non, mais du luxe qui coûte cher, parce qu'alors le pauvre monde gagne largement sa vie et se moque pas mal d'avoir à lui des propriétés nationales qui ne lui rapportent rien.

Pourtant, d'aucuns d'entre nous s'en acquittent pas trop mal des propriétés nationales. Ils s'y mirent dans des miroirs à perte de vue; ils marchent sur des parquets cirés où leurs pieds glissent, et s'asseyent dans des fauteuils où ils s'enfoncent. — Et il faut croire que c'est fameusement tentant tout ça, puisque depuis six mois ils ne font que se bousculer les uns les autres; c'est à qui passera la jambe à l'autre. Enfin, en République, c'est peut-être comme ça que ça doit être. Si ça doit être comme ça, mon tour viendra aussi d'être la République. Alors, père Lustu, je n'en serai pas plus fière avec vous, parce que, moi, je comprends qu'il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de mauvaise porte. La mienne n'est pas fameuse, et je la changerais bien avec celle de cette fameuse porte de l'Assemblée nationale. C'est ça qui doit être une fameuse porte, avec ça que ceux qui en font

partie touchent vingt-cinq francs par jour, juste le quart de ce que je touche par année; — et dire qu'ils ne sont pas forcés d'y aller. L'autre jour, j'ai été à l'Assemblée pour chercher un représentant qui demeure au cinquième, sur le derrière, la porte à gauche, et qui m'a dit comme ça d'aller le prévenir au milieu de la séance que sa femme était malade, pour qu'il obtienne un congé; eh bien, ils n'étaient pas quatre cents. Ceux qui sont absents et qui touchent vingt-cinq francs par jour, doivent donner une fameuse envie à ceux qui viennent aux séances de ne plus y venir du tout. — Mais dam! peut-être qu'en République ça doit être comme ça. Mais si ça doit être ça, je demande à être représentant; en demandant un congé, je pourrais tenir ma porte tout de même. — Qu'est-ce que vous dites de ça, père Lustucru? Quand on a la *Liberté*, l'*Égalité* et la *Fraternité*, il me semble que tout un chacun peut prétendre aux mêmes boniments. La *Liberté* nous en donne le droit; l'*Égalité* veut dire que nous sommes tous autant les uns que les autres, et la *Fraternité*, c'est comme qui dirait une parenté générale; eh bien, dans une famille, tous les frères ont droit à une part égale d'héritage. C'est bien comme ça que je l'entends avec la République, autrement, elle m'aurait bien trompée.

Adieu, père Lustucru, je vais faire ma demande; je vous communiquerai la réponse dimanche prochain.

LA MÈRE MICHEL.

La Mère Michel a fait appel à toutes les vieilles portières de Paris pour recueillir de leur bouche les cancans, documents historiques et autres qui pourraient, par leur publication, intéresser le public.

Plusieurs citoyennes portières ont répondu à l'appel de la Mère Michel et se sont engagées à lui fournir des histoires sur certaines grandes maisons ou certains citoyens, en grande sainteté aujourd'hui, sollicitaient leurs petites entrées.

Il sera curieux d'apprendre comment ces incorruptibles républicains venaient courber leur front superbe devant le sourire des maîtres dont le caprice donnait des préfectures et même des ambassades. — A bon entendeur, salut.

Le citoyen Pagnerre.

Le citoyen Pagnerre, ex-membre de l'ex-gouvernement provisoire, s'est prétendu diffamé par une petite publication publiée sous le titre : *Profil révolutionnaires*, et a exercé contre l'auteur, le citoyen Victor Bouton, une demande en dommages et intérêts devant la police correctionnelle.

Pour son édification personnelle, la Mère Michel demande à M. Pagnerre à quel tribunal il aurait eu recours, si au lieu de nous donner son *profil*, l'auteur nous l'avait montré de face.

Requête de la Mère Michel.

La Mère Michel présente ses humbles civilités à la République et lui demande la liberté de faire tout haut la proposition que voici :

L'Assemblée Nationale est composée de neuf cents représentants à 25 fr. par tête, ce qui fait 22,500 fr. par jour. Ces 25 fr. leur sont alloués pour les soins qu'ils doivent apporter dans leurs travaux législatifs. — Sur ces neuf cents représentants, quatre cents à peu près assistent régulièrement aux séances; les autres sont à la campagne ou ailleurs.

La Mère Michel demande que les 25 fr. soient supprimés aux quatre ou cinq cents représentants qui n'assistent pas aux séances, par la raison que tout ouvrier, à la journée, qui ne travaille pas, n'est point payé; et puisque beaucoup de citoyens se sont décorés du titre d'ouvrier pour se faire élire représentant du peuple, il serait rationnel qu'ils imitassent au moins les ouvriers, ne fût-ce que par délicatesse ou désintéressement.

Louis-Philippe à tout venant
Répétait : sur mon peuple et mon gouvernement
A califourchon je galoppe,
Et je m'en moque !
Or, vous concevez bien que nous ne pouvions pas
Plus longtemps souffrir le manège
De ce vieux maquignon, tyran et sacrilège,
Sans passer pour de grands *dadas*.
Et crac ! nous l'avons mis à bas.

LES TROIS NEVEUX DE LA MÈRE MICHEL

Je me suis dit ce matin en me levant : il faut que je fasse une belle tartine socialiste ! — Pourquoi pas ? Est-ce que la mère Michel n'en est pas susceptible tout comme le premier Proudhon venu ? Parce que l'on n'a pas la chose d'être un citoyen, c'est point un motif pour être incapable de raisonner, — au contraire.

Ce sera un apologue, ou une fable, à la manière des Grecs, ou des Chinois, ou de l'Apocalypse.

Or donc, je suis affligée, moi, la mère Michel, pauvre femme pas jeune et pas cossue du tout, de trois neveux ! un gredin, un chenapan et un... entre les deux.

Le gredin est un fameux ouvrier qui gagnait six francs par jour, sans compter son travail de la nuit; sa femme piochait dur à titre de blanchisseuse, et en attrapait autant. — Ça ne buvait que de l'eau, ça ménageait le pain, ça mangeait du fromage mou, de la salade ou des harengs toute l'année; ça était toujours de mauvaise humeur, ça était maigre comme les arbres du boulevard, ça avait l'air d'avoir la jaunisse, ça avait deux moutards pleureurs et cagneux, — mais ça mettait douze cents francs par an à la caisse d'épargne, et ça menaçait d'acheter une boutique de lingerie ou d'épicerie pour s'exténuer et liarder plus en grand, quand la révolution de février est venue.

Je serais morte de faim deux cents fois qu'ils ne m'au-

raient pas donné un morceau de pain, vu qu'ils n'avaient que tout juste pour eux et les moulards, à ce qu'ils disaient.

Quand ils venaient dans mon bouge, ils emportaient toujours quelque chose : ils me flouaient une chandelle, un oignon, des allumettes, une bûche ; ils me prenaient tous les mois les cendres de mon feu pour faire la lessive ! Des gens économes, rangés, laborieux, quoi ! Des honnêtes gens, comme disent tous les boutiquiers et même les banquiers qui ont commencé dans ces prix-là. — Moi, j'appelle ça des gredins.

V'là pour le gredin. Passons au chenapan.

Le chenapan est marié aussi, et ce serait un bon ouvrier s'il voulait : il ne veut pas. Sa femme gagne quelques sous à faire des ménages, il les boit à mesure au cabaret ; si elle se plaint, il lui donne du soulier dans le dos ; si les enfans, trois vrais petits chats sauvages qui me font damner avec la chanson de la Mère Michel et de son Chat, — si les enfans beuglent pour avoir à manger, le chenapan tape, et il dit que leur misère est de la faute des riches, des bourgeois, qui boivent la sueur du peuple. Car ce monsieur fait de la politique. Il lit tous les jours son journal. Il a empoigné sa part des Taileries, il y a six mois, et il a bu le picton de Louis-Philippe, fallait voir ! Je ne le vois dans mon grenier que quand il est archi-casquette. La dernière fois, je lui reprochais son ivrognerie ; le chenapan m'a appelée chameau, et il m'a repassé une taloche, en disant que ça m'apprendrait à parler comme un bourgeois.

Reste le troisième, l'entre les deux.

Celui-là, c'est mon gâté. Il y a toujours ici du pain pour lui quand l'ouvrage va mal, et il me le rend le mieux qu'il peut.

Il travaillait ferme toute la semaine ; le dimanche, il allait à la barrière ou à l'estaminet, et il se faisait du bon sens, le polisson ! Une fois, par hasard, on se tapait, on chantait après minuit, on passait la jambe à un municipal, et on se faisait mettre au violon. Mais la mère Michel allait chez le commissaire, elle lui disait que son neveu était un bon ouvrier, pas riboteur, pas politique, pas émeutier du tout, ça s'arrangeait. On le relâchait. Il venait m'embrasser, je le grondais, il riait, et il ne recommençait pas de deux à trois mois.

V'là donc les trois portraits de mes trois neveux : le gredin, le chenapan et le bon enfant. Faut vous dire maintenant ce que tout ça est devenu depuis février.

Le gredin et sa femme n'ont plus d'ouvrage, il faut manger le quibus, et ça les désole. La femme piaule contre les légitimistes qui cachent leur argent et font faire des émeutes, comme si ceux qui les font avaient besoin d'être payés pour cela. Le mari beugle contre les montagnards et les socialistes qui empêchent les affaires de reprendre, et il les égorgerait tous s'il pouvait.

Le chenapan a fait mourir sa femme à coups de trique. Il s'est laissé pincer dans les affaires de juin, et il vient de partir avec la bande pour Taïti, ou Tombouctou, ou Jean-Gitkan, ou l'Afrique, car personne ne sait encore

si c'est en papillotte ou à la sauce blanche qu'on les fera cuire, — ce qui est bien un peu joliment drôle.

Le bon enfant, voyant que l'ouvrage n'allait plus, s'est engagé dans la Mobile, et il a manqué d'avoir la croix.

Or, je pense que mes trois neveux représentent assez bien notre société actuelle, comme disent les faiseurs de journaux graves. Le bon enfant, c'est le vrai travailleur honnête. Le chenapan, c'est le travailleur qui ne travaille pas et bouleverse tout. Le gredin, c'est le travailleur qui fait ses affaires, qui devient riche d'abord, puis très riche ensuite, et en finale, qui met dans sa poche le plus qu'il peut de la fortune de tout le monde, et appartient à ce qu'on appelait sous le règne de Duchâtel, l'aristocratie d'argent.

Eh bien, mon neveu de la Mobile a deux bien mauvais frères. Mais ce sont ses frères pas moins. Il les plaint tous deux et ne peut pas les haïr. — Pourquoi vous haïssez-vous tous ?

Et voilà l'apologue de la mère Michel.

Une chanson de M. Isambert.

Quelques personnes qui ont assisté aux séances parlementaires, avant et après février et ont vu M. Isambert y agiter d'un air farouche sa crecelle prètrophobe, s'imaginent peut-être que ce digne homme mange des enfans de chœur à ses repas ordinaires en hurlant. Point du tout, il mange du rosbœuf comme tout le monde et est très farceur au dessert. A preuve la chanson suivante qu'on nous communique et qu'il a chanté, dit-on, dans un repas d'amis.

AIR : Aussitôt que la lumière.

Nous ne naissons que pour boire,
Soit du rouge, soit du blanc ;
C'était l'avis de Grégoire,
Des francs buveurs le plus franc,
Ce César de la bouteille
Suivit si bien ce dicton
Qu'il mourut sous une treille
Vidant un dernier flacon.

Que jamais dans notre verre
Une seule goutte d'eau
Ne commette d'adultère
Avec le jus du tonneau ;
Bacchus dirait anathème
A l'intolérant chrétien,
Qui voudrait par le baptême
L'empêcher d'être payen.

Hélas ! dans notre patrie,
Qu'on voit de partis divers
Dont l'incessante furie
Nous donne d'affreux concerts !
Paix-là ! ne soyons qu'ivrognes,
Et pour nous mettre d'accord,
Affichons tous sur nos trognes
La couleur d'un rouge-bord.

Suivant l'antique routine,
Aux mains des hommes d'Etat
La politique-machine
Va toujours *cahin caha*;
Nous ne vivrons tous prospères
Que du jour où nous aurons
Pour mener droit nos affaires
Huit ou neuf cents biberons.

CANCAN

Quel joli lac que le lac d'Enghien ! disait dernièrement une ex-marchande à la toilette, aujourd'hui portière rue de la Boule-Rouge, à Mlle Céleste Vénard, plus connue sous le nom de Mogador.

— Bah ! répondit cette danseuse dramatique... en fait de lac, j'aime mieux le *laque de Chine*.

Un employé d'ambassade, au regard tant soit peu *persan*, vient de mettre à la disposition de son amie un jeune groom, qui, chargé il y a quelques jours d'une commission, rentra le lendemain.

— D'où venez-vous ? lui dit en faisant sa grosse voix la fringante beauté du quartier Bréda.

— Madame, je vais vous dire... J'ai rencontré un *pays*, et vous savez... un *pays* qu'on n'a pas vu depuis longtemps...

— C'est bien, je vous pardonne.

Puis, se ravisant :

— Mais, de quel pays êtes-vous donc ?

— Madame, je suis de Paris.

Le poulet suivant, dont nous ne garantissons pas la fraîcheur, vient d'être envoyé, nous assure-t-on, à une actrice des boulevards dont le talent n'est pas plus étoffé que la personne, par un amant qu'elle accablait à la journée des plus tendres protestations :

Lorsque le ciel te fit cette taille exigüe,
Ces bras si maigres et si disgracieux ;
Dis-moi, par quelle étrange et plaisante bétise
Il oublia de te faire des yeux.

On ne dit pas si l'infortunée a pris ce poulet pour un canard

Un journal compare les Italiens et les Autrichiens qui s'entretuent, à une peuplade de dindons. En ajoutant quelques navets à la comparaison, voilà un beau plat d'abbatis dans l'assiette sociale.

Dieu ! quelle damnation, disait l'autre jour un bourgeois en attendant tonner le canon de midi du Palais-National.

— Vous entendrez bien un autre bruit quand le soleil sera plus fort, lui répartit son voisin.

Une demoiselle de la rue Charlot porte sur une épaule la figure d'un chat. Ce singulier symbole fait craindre que la demoiselle n'ait le caractère un peu traître. Si j'étais aussi bien un jeune homme, comme je ne suis qu'une vieille bête, je n'irais certainement pas la demander en mariage.

On a remarqué, à ce que dit le fils de la locataire du second qu'est bien savant, que lorsque le fameux microscope qui grossit les objets jusqu'à quatre millions de fois est braqué sur le nez du père Trinquet, il reproduit exactement le pic de Ténériffe ou une butte Montmartre couverte de bleuets et de coquelicots.

Mère Michel, ce n'est pas la coignée qui est depuis le mois de juin au pied de l'arbre de la liberté, c'est le sabre du général Cavaignac.

Il ne faut pas croire, Mère Michel, qu'il n'existe plus de diseuse de bonne aventure depuis la mort de cette excellente madame Lenormand ; j'en connais une rue du Petit-Carreau, 27, qui a bien son mérite et prédit merveilleusement l'avenir sur l'inspection de l'écriture des personnes. Avant-hier, la femme d'un gueux enrichi ayant soumis ses *déliés* et son orthographe au regard savant de madame Pitou, en a reçu cette réponse : *Un jour, ma petite, vous serez cuisinière...*

Un voleur est tombé hier d'inanition dans la rue Montmartre ;... c'est pas étonnant, depuis la veille, le malheureux n'avait rien pris.

— Monsieur l'épicier, je voudrais bien avoir une once de sel gris, mon pot au feu attend.

— Ma bonne Mère Michel, je n'en ai pas un grain pour le moment.

— Eh bien, donnez-moi du sel blanc, sacristi ! ça ne me ruinera pas une fois en passant !

— Ma bonne Mère Michel, je n'ai pour le quart d'heure pas plus de sel blanc que de sel gris ; j'ai vendu le reste il n'y a pas cinq minutes, faut que j'aille faire ma provision rue des Lombards.

— Ça vous fait rire, vous ça ?

— Dam ! excusez, c'est que j'y songe que vous v'là entre deux sels le cul par terre, comme on dit.

— Tiens ! l'épicier qui fait des calembourgs.

Un provincial visitait dernièrement les quartiers des théâtres principaux de l'insurrection de juin, et remarquait que, dans le faubourg du Temple surtout, les gouttières, étaient fortement endommagées. Son cicérone crut devoir lui expliquer que cela venait d'une pluie de balles.

Le Directeur : FRÉDÉRIC DÉMOURET.

Imprimerie de J. FREY, 33, rue Croix-des-Petits-Champs.